

Sandra Ott, anthropologue et historienne en Soule



L'exposé de Sandra a commencé par l'évocation de son installation à Sainte-Engrâce, il y a de cela 40 ans. D'origine américaine, Sandra Ott avait poursuivi ses études universitaires d'anthropologie à Oxford. Pour faire sa thèse, elle voulait étudier une communauté rurale, et pour cela il fallait vivre avec les habitants. Suivant les conseils de plusieurs professeurs dont William Douglass et Eugène Goyhnetche, elle visita plusieurs villages du Pays basque et commença à apprendre la langue.

A Sainte-Engrâce, elle fut accueillie dans une des premières maisons où elle se présenta. Elle participa aux travaux des champs et améliora sa pratique du basque. Les mots qu'elle apprenait en travaillant, elle les reportait sur un petit carnet.

Elle complétait son apprentissage en consultant un dictionnaire et une grammaire basques. Ce n'était pas toujours facile, mais le soir au coin du feu, elle racontait ses progrès à la maîtresse de maison, qui l'encourageait.

Elle participait pleinement à l'entraide entre voisins qui était alors une pratique très vivante. L'hiver, elle allait de maison en maison pour le pèle-porc. Aucun anthropologue, ni d'Oxford, ni d'ailleurs n'a acquis un tel savoir-faire en matière de charcuterie. Le premier hiver elle participa à neuf pèle-porcs sur presque un mois.

L'été, elle voulut aller au cayolar pour apprendre comment fonctionnait ce système si particulier d'élevage en collectivité. Mais à cette époque, il n'était pas du tout admis que les femmes montassent aux pâturages, à plus forte raison une jeune Américaine de 25 ans. Elle voulut en parler aux épouses et aux mères des bergers ; elles l'encouragèrent à accompagner les hommes pour mieux apprendre.

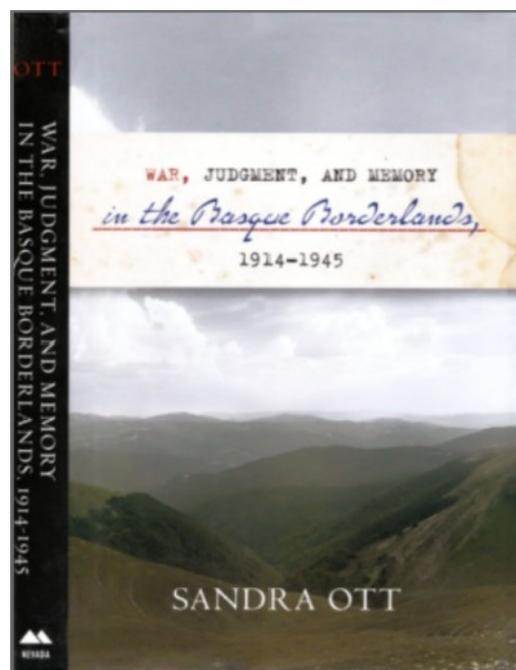
La rencontre avec les habitants de la seconde maison de Sainte-Engrâce où elle s'établit, est un moment gravé pour toujours dans la mémoire de Sandra. C'était un dimanche d'été par temps chaud. La voiture garée au quartier *Kaserna*, elle monta visiter un autre quartier du village qu'elle ne connaissait pas. Il n'y avait pas encore de route carrossable à cet endroit ; les gens qui travaillaient aux champs pouvaient la voir marcher jusqu'à la maison au bout du chemin. Devant la porte, elle lança un appel pour être entendue de loin, comme on fait à Sainte-Engrâce. Quelqu'un depuis l'intérieur lui répondit de la même façon : c'était Maddi, la maîtresse de maison. C'est alors qu'elle se rendit compte qu'il était juste midi, et que ce n'était pas une heure très correcte pour frapper à la porte d'une maison inconnue. Comme Sandra s'excusait et proposait de revenir, Maddi insista pour quelle rentre et l'invita à déjeuner. Après le repas, Sandra resta tout l'après-midi pour aider aux travaux des champs. Les travaux terminés, comme la soirée était bien avancée déjà, ses hôtes insistèrent pour qu'elle restât la nuit. C'est ainsi que naquit une amitié de quarante ans, entretenue par des visites régulières à



Sainte-Engrâce, la participation aux travaux, aux joies et aux deuils de la famille.

En 1984-1985, elle participa au tournage d'un film produit par une société de production britannique sur la communauté de Sainte-Engrâce : *The Basques of Santazi*. Elle réclama et obtint qu'on accordât le plus grand respect aux personnes filmées. Celles ci en retour se montrèrent telles qu'elles étaient. Contrairement à d'autres communautés rurales où Sandra avait travaillé, les gens de Sainte-Engrâce lui ont toujours parlé avec beaucoup de franchise et de naturel. Il suffisait d'aller les voir et de leur expliquer directement et simplement ce qu'on voulait faire. Le film est un témoignage émouvant pour les Souletins autant qu'un document ethnologique. Il fait partie d'une série de documentaires intitulée *Disappearing World*. Et c'est en effet un monde en train de changer qui est décrit dans le film. Une des scènes le montre avec force : une réunion de bergers avant la montée au cayolar - Artzainideka - dans laquelle les personnes présentes n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la répartition des tâches, car les maisons se vident et que certains hommes sont occupés par des emplois extérieurs à l'agriculture.

Au cours de ses séjours au Pays Basque, elle entendit à plusieurs reprises parler de l'époque de la guerre et de l'occupation, mais elle ressentait chez ses interlocuteurs une certaine réticence à évoquer ce passé. Cela lui suggéra de travailler sur la façon dont des communautés rurales avaient pu s'adapter ou résister dans les circonstances difficiles du XXe siècle tragique, de 1914 à 1945. Son terrain de recherche était tout trouvé : la Soule où elle avait de nombreux contacts. Sa méthode était originale. A la fois historienne et anthropologue, elle mêlait travail sur les archives et enquêtes sur le terrain. Au début des années 2000, les témoins étaient encore nombreux¹. Ce travail aboutit en 2008 à la publication en 2008 de *War, Judgment and Memory in the Basque Borderlands*².



Les « Basques des terres frontalières » sont les Souletins. Sandra Ott les décrit comme une « communauté morale » unie par des liens très nombreux, et en même temps diverse et divisée. Elle explique comment celle-ci a vécu les guerres mondiales, l'occupation, la Libération. Elle étudie particulièrement quatre villes et villages de Soule dans les années 1940-1944 avec des récits parfois amusants, le plus souvent émouvants ou tragiques. Il s'agit pour elle de comprendre la diversité des attitudes dans ces moments difficiles, et les oppositions entre Souletins. Ces oppositions ne se sont pas arrêtées à la Libération, puisque la mémoire de la Résistance et de l'occupation, comme ailleurs en France a été l'objet de débats ou de conflits. Son livre se termine avec l'évocation de la pastorale *Xiberoko Makia*, de Jean-Louis Davant, qui est une tentative de donner une vision apaisée et consensuelle de la Résistance.

Au cours de ses recherches Sandra Ott a accumulé plus de 1500 pages de notes. Elle a étudié les dossiers de jugements pour faits de collaboration à partir de 1944. Elle y trouve des récits passionnants parce que complexes. Dans sa conférence, elle a donné l'exemple de cette correspondance échangée entre une femme de Pau célibataire, et un officier allemand qui avait séjourné en Béarn plus d'un an. Une amitié s'était nouée entre eux, mais sans relations sexuelles, et marquée par le contexte de l'occupation. En effet l'officier allemand ne cessait pas

¹ Elle a rencontré plus de 70 témoins !

² University of Nevada Press

de réclamer des cadeaux (nourriture, parfums, vêtements pour sa femme), et n'en faisait lui-même jamais.

Cette femme avait collaboré, mais qu'est ce qu'un collaborateur ? Une question dans le public a permis à Sandra Ott de montrer combien ce mot était difficile à définir. Quelqu'un qui fréquente des Allemands par contrainte, qui soutient le maréchal Pétain, ou qui fait du profit par le marché noir, est-il un collaborateur de la même façon qu'un partisan convaincu de l'ordre racial hitlérien, ou quelqu'un qui dénonce et participe activement à la répression contre les maquis ? Non bien entendu. On trouve dans les dossiers bien des faiblesses et des lâchetés, mais aussi du courage, et surtout beaucoup d'accommodements pour survivre ou protéger sa famille, sa communauté. Juger ces personnes 70 ans après est une posture facile, mais elle ne permet pas de comprendre. Et le but de l'histoire est d'abord de comprendre.

Les procès pour collaboration constituent la matière principale du troisième livre de Sandra Ott qui devrait paraître en 2017 *Living with the Enemy in the Western Pyrenees, 1940-1948*³. Elle commence par évoquer le contexte local et ses particularités : la situation frontalière, les échos de la guerre civile d'Espagne, la diversité des populations et des langues, accrue encore par l'arrivée de réfugiés, puis des occupants allemands. Beaucoup de soldats et d'officiers allemands stationnement sur des périodes assez longues : plusieurs mois et souvent même plus d'une année. Cela leur permet d'avoir des contacts étroits avec la population. Et cela crée des relations très complexes qui peuvent être de domination, de répression brutale, mais aussi de cohabitation, d'amitié, d'intérêt pour la culture de l'autre. Des Allemands ont appris le basque. Cela a été confirmé par plusieurs personnes présentes à la conférence. L'une d'elles a évoqué un officier affecté à Baigorri qui parlait un basque sans accent et qui comprenait parfaitement les conversations, au point qu'il n'avait même pas besoin d'indicateur. Une autre personne a évoqué le cas d'un soldat allemand des Sudètes (aujourd'hui en Tchéquie) résidant un long moment à Barcus et qui avait appris lui aussi le basque.

Sandra Ott pourrait estimer avoir suffisamment travaillé pour mériter une paisible retraite. On lui fait remarquer quelquefois : « quoi, tu travailles encore sur la guerre ! » Mais quand on est pris par la passion de la recherche, on ne peut pas s'en défaire. Réunir les témoignages et les documents c'est comme rassembler des bouts d'expérience humaine pour leur donner du sens, et cela ne s'arrête pas. Son nouveau sujet de recherche est dans la continuité du précédent. Il s'agit toujours d'analyser des expériences de relations humaines complexes et ambivalentes dans une période tragique. Ce sont désormais les prisonniers de guerre qui l'intéressent : prisonniers français en Allemagne de 1940 à 1945 ; prisonniers allemands en France de 1944 à 1948.

On devine la richesse et l'intérêt de la matière sur laquelle travaille Sandra Ott. Son travail, en mettant l'accent sur une région frontalière et périphérique, en utilisant les méthodes et les outils de l'anthropologie, complète et corrige une recherche historique qui privilégie peut être trop les lieux de pouvoir, les grandes villes, et qui est parfois trop dépendante des sources administratives.

Quant à nous souletins, nous sommes heureux et fiers qu'une universitaire venue de l'autre moitié du monde, s'intéresse à notre petit territoire et nous aide à enrichir la connaissance de notre passé et de notre identité. Et quelle magnifique fidélité à la Soule depuis l'époque où, jeune chercheuse de 25 ans, elle tapait aux portes à Sainte-Engrâce pour rencontrer les gens, apprendre leur langue et leurs façons de vivre !

Robert Elisondo, septembre 2016

³ Aux Presses Universitaires de Cambridge. Il est prévu une version en anglais, une autre en français.